

partie du globe, de l'ancienne Europe, mère des arts, et dominatrice des nations, devenue sous ce point de vue politique, une dépendance des Américains, ses colons et ses tributaires».

On voit que Feller a prévu avec une lucidité parfaite le grand avenir politique et économique des futurs Etats-Unis à une époque où les milices improvisées et déguenillées de Washington se battaient tant bien que mal avec les mercenaires hessois de Georges III.

A ceux de ses lecteurs qui croient voir un danger égal dans la puissance britannique, Feller réplique que le commerce de l'Angleterre, malgré les grandes possessions que ce pays occupe outre-mer, s'animerait toujours dans le centre de l'Europe et ne pourra jamais cesser de faire la jouissance de tout le continent. Il cite aussi l'exemple de l'Espagne, seule maîtresse de l'or de tout le continent américain, alors que les nations voisines en attirent plus à elles que ce pays n'en conserve. A une époque où la suprématie culturelle de la France créait un lien moral entre les peuples d'Europe, Feller comprenait aussi leur solidarité économique : « Tous les peuples de l'Europe sont unis par les liens d'une société et d'une communication indissoluble : les considérations politiques et les intérêts particuliers des états n'y dérogeront jamais, tout conspire à les resserrer et à les affermir. » Georges III est le prince le plus pacifique et le plus modéré qui ait jamais occupé le trône britannique ; les sentiments qui font fleurir le bonheur d'un peuple ne seront pas mieux développés et dirigés dans le cœur de quelques marchands ambitieux que dans celui d'un bon monarque. Feller cite l'exemple de la Suède, pays heureux et puissant sous l'autorité d'un souverain ; depuis l'assassinat du roi Gustave III par une coterie de la noblesse, elle est affaiblie par les divisions, les rapines, le despotisme des soi-disant pères de la patrie.

En juillet 1777, Feller était encore très heureux de voir l'Espagne et la France oublier leurs rancunes à l'égard de l'Angleterre et refuser tout secours aux rebelles d'outre-mer, mais il reprochait au gouvernement de Paris d'avoir toléré qu'un artiste mît au-dessus d'un buste de Franklin des vers disant qu'il était plus beau de triompher des rois que d'asservir la nature au génie de l'homme. Naturellement il n'éprouve que mépris pour les chefs des « Bostoniens ». WASHINGTON descend d'un général de Cromwell, homme que Feller aime citer comme exemple classique d'un ennemi de l'Eglise catholique et de l'autorité monarchique. FRANKLIN est pour Feller avant tout l'ami de Voltaire ; dans le Dictionnaire historique, il cite un passage d'un écrivain français qui lui avait reproché d'avoir entraîné la France dans une guerre coûteuse dont elle n'avait retiré aucun avantage. Inutile de dire que Feller est bien content quand il peut donner à ses lecteurs des nouvelles militaires défavorables aux Américains. En mai 1777, il écrivit que les gens informés de l'état des choses avaient toujours prévu la réduction des rebelles ; le Congrès qui avait perdu tout espoir dans le secours des étrangers, considérant les dissensions éclatées parmi les colons, songeait déjà à faire appel à la justice et à la sagesse du parlement britannique. Dans le numéro du 15 août 1777, il cite une adresse de dévouement que les habitants de Rhode-Island avaient écrite à leur gouverneur avant son départ pour l'Angleterre ; il la juge « bien propre à